

“ Mais inutile espoir ! Leur magie est plus forte,
Et son pouvoir partout sur le nôtre l'emporte,
Leur Dieu, c'est un Dieu fort !
Quand il fut homme, un jour, dans un bien long supplice
De ceux dont il venait expier la malice,
Ce Dieu reçut la mort.

“ Domagaya l'a dit : les tribus de l'aurore,
Ni celles du couchant, plus savantes encore,
N'ont jamais inventé
De tourments plus cruels ; mais, chef plein de vaillance,
Le Dieu des étrangers a souffert en silence,
Puis au ciel est monté.”

III

Ainsi parlait le roi dans son âme ingénue ;
Et lui-même bientôt sur la flotte inconnue,
Il partait entraîné.
Ses femmes, ses sujets hurlèrent sur la rive,
Criant Agouhanna ! De leur clameur plaintive,
Cartier fut étonné.

Et prenant en pitié leur bruyante infortune,
Le marin leur promit qu'à la douzième lune,
Ils reverraient leur roi.
Des colliers d'ésurgni scellèrent la promesse,
Cartier les accepta ; puis ils firent liesse ;
Car il jura sa foi.

Douze lunes et vingt, et bien plus se passèrent,
Cinq hivers, cinq étés lentement s'écoulèrent ;
Le chef ne revint pas.
L'Etranger de retour, au sein de la bourgade,
Du roi que chérissait la naïve peuplade
Raconta les trépas.

IV.

Vieille Stadaconé ! sur ton fier promontoire,
Il n'est plus de forêt silencieuse et noire ;
Le fer a tout détruit.
Mais sur les hauts clochers, sur les blanches murailles,
Sur le roc escarpé, témoin de cent batailles,
Plane une Ombre la nuit.

Elle vient de bien loin, d'un vieux château de France,
A moitié démoli, grand par la souvenance
Du roi François premier.
Elle crut au Dieu fort qui souffrit en silence
Au grand chef dont le cœur fut percé d'une lance,
Elle crut au guerrier !

Donnacona ramène au pays des ancêtres,
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,
Aussi Taiguragni.
Les vieux chefs tout parés laissent leur sépulture,
On entend cliqueter partout comme une armure,
Les colliers d'ésurgni.

Puis ce sont dans les airs mille clameurs joyeuses,
Des voix chantent en chœur sur nos rives heureuses,
Comme un long hosanna.
Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes,
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes,
Répète : Agouhanna !

P. J. O. CHAUVEAU.
Soirées Canadiennes.

Aventures et Malheurs de la Senora Libarona dans le Grand-Chaco.

(Suite et Fin.)

IV

Don José, surpris en me voyant, pleura d'abord de joie. Il comprenait bien que la force seule de mon affection avait pu m'enhardir à affronter ainsi tout danger et à oublier sa défense. J'étais, du reste, si affaiblie, que j'avais peine même à lui parler. Pendant la nuit, les moustiques et les *vinchucas* nous assaillirent ; je me levai avec ma petite fille : nos deux visages étaient monstrueusement enflés. La nourriture était aussi bien insuffisante et insalubre. Mon mari ne cessait de me supplier de retourner vers ma famille, disant qu'il était plus tourmenté que je ne pouvais le

croire d'être témoin des privations et des misères de toutes sortes que j'avais à endurer.

Il y avait huit jours que j'étais près de Don José, lorsque le bruit courut que les Indiens se rassemblaient et ne tarderaient pas à venir nous attaquer. Alors mon mari insista avec une vive tendresse pour m'obliger à partir. Enfin, il prononça ces paroles, et ce furent celles qui firent le plus d'impression sur moi : “ Seul, me disait-il, je pourrais fuir, mais comment échapper aux Indiens avec toi et notre enfant ? ”

Il m'eût été impossible en effet de supporter une très-longue course à cheval.

Je retournai donc à Santiago del Estero, mais en gardant au fond de mon cœur la conviction que je reviendrais plus tard partager la solitude de mon mari.

Les Indiens ne parurent pas cette fois au Bracho. Ibarra, trouvant sans doute que le sort de Don José et des autres proscrits n'était pas assez malheureux, donna ordre de les chasser plus avant dans le Chaco, à moins de distance des Indiens et à un des endroits du désert les plus infestés par les moustiques, les *vinchucas*, les *abispas* et autres insectes qui vivent de sang.

Ce séjour était si affreux que Don José entra dès lors dans un grand désespoir. Il songea sérieusement à fuir, et il lui vint le désir de m'avoir près de lui. Il m'écrivit pour me demander si je consentirais à l'accompagner : il me prendrait en croupe et essaierait de traverser le Chaco en évitant à la fois les soldats d'Ibarra et les Indiens. J'étais craintive sans doute, et je tressaillais de douleur à la pensée d'abandonner mes deux petites filles peut-être pour toujours ; cependant je n'hésitai pas un instant. Je répondis à Don José que j'étais surprise de son doute, puisqu'il m'ignorerait pas que ma volonté n'avait jamais changé, et que je souhaitais ardemment vivre et mourir avec lui.

Je m'attendais à recevoir de lui, aussitôt après, l'ordre de mon départ : je restai sans nouvelles. J'étais étonnée, inquiète ; je visitai incessamment les familles des proscrits, et, par hasard, je découvris, dans un entretien chez une parente d'Unzaga, que mon mari avait renoncé au projet de m'appeler vers lui. En lisant ma lettre, il s'était écrié avec larmes : “ Pourquoi abuser de cette forte volonté et de cette tendresse ? Ne sais-je point, moi, ce que c'est que de braver et souffrir la mort ? Ce serait une barbarie que d'exposer Agostina à de si grands périls ! ” Ensuite une profonde tristesse s'était emparée de lui ; il était tombé gravement malade, et il avait recommandé que ni moi ni ma famille n'en fussions avertis.

Le jour même, malgré toutes les supplications de mes parents, j'partis, je voyageai jour et nuit ; je traversai, sans m'arrêter, Matara : je pénétrai dans le désert.

V

En entrant sous la hutte de mon mari, je m'élançai les bras ouverts : mais lui, Don José, se recula et me regarda avec une froide indifférence ! son regard était fixe, terne ; sa pâleur, sa faiblesse étaient extrêmes ; j'avais sous les yeux, hélas ! un être privé de raison !

Epouvantée, je voulus parler. . . Unzaga me fit un signe. Je réprimai mes cris, non mes larmes !

Le plus doucement possible, j'adressai quelques paroles d'affection à mon mari : il me répondit, avec calme, des extravagances. Je ne sais comment je ne suis pas morte sur-le-champ de douleur.

J'interrogeai Unzaga. La maladie avait commencé par une fièvre lente. “ Je veillais toujours près de lui, disait Unzaga, excepté aux heures où il me fallait sortir pour aller chercher un peu de nourriture. Il m'avait fait jurer de ne pas vous avertir. Je lui devais tant que je ne crus pas pouvoir désobéir à ses ordres. D'ailleurs j'étais loin de supposer qu'il fût en danger de mort ni de démence. ”

J'étais atterrée. Mes jours et mes nuits ne devaient plus se passer que dans les angoisses et les larmes. La fièvre de Don José ne se calma pas. Je persuadai, non sans difficulté, à un *chasquis* de se rendre à Santiago del Estero pour en ramener, à tout prix, un médecin. Mais les médecins, quelque somme qu'on leur offrit, refusèrent tous de venir. Ils se contentèrent de m'envoyer des ordonnances, quelques médicaments et des conseils sur les moyens de les appliquer. J'aurais voulu aller moi-même me jeter au pied de l'un d'eux ; mais comment abandonner mon mari ? Il pouvait mourir pendant mon absence.

Un jour je faisais prendre un bain à mon malade ; j'avais grand peine ; dans sa folie, il me résistait. J'essayais de l'envelopper d'une couverture pour le garantir du vent sous notre petite cabane couverte d'herbes et soutenue par quatre pieux, lorsqu'une Indien-